

INTRODUCTION AU COURS DE PHILOSOPHIE de TERMINALE

1. La philosophie, une connaissance qui commence par un étonnement

1. La philosophie est d'une manière générale la vie de notre intelligence. Vivre, c'est se nourrir, assimiler, grandir, exercer une activité, avoir une fécondité. Il en est de même de notre vie intellectuelle. Notre intelligence se nourrit de ce qui est, elle grandit par cette assimilation à elle de tout ce que les sens lui permettent de penser, et sa fécondité se retrouve dans ses productions, notamment dans la parole et la transmission du savoir.



Qu'est-ce donc que l'intelligence ? C'est cette faculté que nous avons, par laquelle nous sommes capable de "lire" (*intus legere*) dans la réalité que

nous rencontrons quelque chose que les sens ne nous donnent pas. Ainsi nous voyons par nos sens de belles fleurs, mais nous ne voyons pas "la beauté", nous entendons des musiques, mais nous n'entendons pas "l'art", nous écoutons des phrases, mais nous pensons la vérité. Ce quelque chose, les latins l'appellent « *quidditas* », parce qu'il répond à la question « quid est ? » qui signifie « qu'est-ce que c'est ? ». En d'autres termes, on peut parler d'essence. Ce qui intéresse notre intelligence, c'est l'essence des réalités que nous rencontrons.

Il faut immédiatement ajouter qu'il n'y a à proprement parler pas d'essence des choses qui n'existent pas. Dire que nous rencontrons d'abord le réel au moyen de nos sens, c'est aussi reconnaître que la connaissance de *ce que sont les choses* vient après la connaissance *que les choses existent*.

Il est donc vain de chercher, comme vont le faire Descartes et d'autres à sa suite, de chercher à prouver l'existence du monde. Une science qui ignorerait l'existence de son objet ne serait qu'une pure construction de l'esprit, et non une connaissance. Elle serait, au mieux, une croyance.

C'est la raison pour laquelle Descartes, si certain de sa propre existence par le *Cogito*, ne parvient pas en réalité à s'assurer réellement de l'existence du monde, qu'il suspend à celle de Dieu. C'est que malgré tous ses efforts, il ne peut donner de sens aux mots qu'il emploie à condition d'admettre que son intelligence qui emploie ces mots s'est d'abord nourrie du réel.

2. La philosophie est une recherche de sagesse

Spontanément, nous cherchons en toutes choses ce qui est commun, parce que nous cherchons ce qui est essentiel. **On pourrait définir la philosophie comme la recherche de l'essentiel en tout ce qui est, et c'est pourquoi la philosophie n'est rien d'autre que la vie de notre intelligence.**

La philosophie est un certain genre de vie intellectuelle qui est né en réaction aux explications religieuses et mythologies devenues insatisfaisantes. Elle précède historiquement ce que nous appelons la « connaissance scientifique », dont il faut bien reconnaître qu'elle ne nous satisfait pas non plus totalement. En effet, ni la chimie, ni la physique, ni les mathématiques ne nous donnent une quelconque indication sur le sens de la vie ou la nature du bonheur, par exemple. Mais elle a, comme la science moderne, cette préoccupation de chercher la cause de ce qui est, car la cause est la *raison* qui fait comprendre à l'intelligence *pourquoi* une chose est telle qu'elle est.

C'est pourquoi les précurseurs de la philosophie s'appelaient les *physiciens* : ils s'interrogeaient avant tout sur la nature : de quoi est-elle faite, quelle en est la cause la plus fondamentale ? Au lieu d'aller chercher la cause dans des événements passés

ou dans la volonté d'êtres supérieurs, les physiciens vont chercher ces causes dans les choses elles-mêmes.

On aurait donc tort de penser que la philosophie serait une discipline à côté des autres, car elle les accompagne toutes. En appliquant son intelligence à la connaissance de la nature, le physicien fait de la philosophie, que l'on pourrait appeler une philosophie *de la nature*, puisqu'il essaie de trouver dans la nature ce qui est essentiel : les pommes tombent, mais ce qui est essentiel c'est la loi de la gravitation. En appliquant son intelligence aux phénomènes sociaux, le sociologue fait de la philosophie *sociale* : il cherche ce qui est essentiel dans l'organisation et dans le devenir de nos sociétés, de même que le moraliste qui essaient de dire si la gestation pour autrui est ou non contraire à la dignité humaine fait de la philosophie *morale* : il cherche à dire ce qui est essentiel dans les *bonnes mœurs*.

En résumé, impossible d'y échapper sauf à renoncer à ce qui nous distingue de façon assez radicale de l'animal : notre intelligence.

La philosophie est encore davantage que la vie de l'intelligence : elle est l'effort pour organiser la vie de l'intelligence, et pour l'organiser en un discours qui obéit à une exigence d'ordre et de cohérence (ce qui le distingue de la poésie qui cherche avant tout à plaire, ou de la rhétorique qui cherche à persuader). Cet effort à une histoire, qui est l'histoire de la philosophie.

L'attitude initiale qui engendre la philosophie est déjà un acte philosophique : c'est l'étonnement. Non pas un étonnement inquiet et angoissé, mais juste une reconnaissance du fait qu'il y a un monde autour de nous, mais aussi un monde intérieur en nous, et que ces deux mondes ne cessent de susciter en nous une double interrogation : *qu'est-ce que c'est ? et Pourquoi cela est-il ainsi ?*

C'est, en effet, l'étonnement qui poussa comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avancant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des étoiles, enfin la genèse de l'Univers. Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (c'est pourquoi même l'amour des mythes est, en quelque manière, amour de la sagesse, car le mythe est un assemblage de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers

philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire. Et ce qui s'est passé en réalité en fournit la preuve : presque toutes les nécessités de la vie, et les choses qui intéressent son bien-être et son agrément avaient reçu satisfaction, quand on commença à rechercher une discipline de ce genre. Je conclus que, manifestement, nous n'avons en vue dans notre recherche aucun intérêt étranger. Mais, de même que nous appelons libre celui qui est à lui-même sa propre fin et n'existe pas pour un autre, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit une discipline libérale, puisque seule elle est à elle-même sa propre fin.²

L'étonnement ne porte pas sur rien, c'est évident. La philosophie ne porte donc pas sur rien, mais sur « ce qui est ». Le philosophe est celui qui cherche à savoir quelque chose à propos de ce qui est : la terre, le ciel, l'homme, les animaux et les plantes, tout ce qui est l'intéresse parce que tout ce qui est l'étonne. C'est dans nos activités les plus quotidiennes que cet étonnement nous saisit. Cela signifie que la philosophie est en quelque sorte un acte second. Nous vivons et agissons dans le monde, et c'est ensuite que nous sommes conduits à poser des questions sur le sens de ce que nous voyons ou faisons, que nous cherchons également à partir de quoi ce sens peut nous être connu.

Simplement, comme son nom l'indique, la philosophie n'est pas une science, elle est une recherche de sagesse. La sagesse, que le grec appelle *sophia*, est la recherche d'une vue générale et universelle sur toutes les sciences. C'est dire que la philosophie se nourrit de toutes sciences, et qu'il n'y a pas une science particulière qui s'appellerait la philosophie. Ce qui nous le fait croire, c'est que chaque science a tendance à se spécialiser, à tel point qu'elle finit par ne plus envisager sa relation aux autres sciences.

Chaque science s'intéresse à une catégorie de choses, tandis que le philosophe entend s'intéresser à tout ce qui est. La sagesse est précisément ce regard qui essaie d'embrasser l'ensemble des sciences.

A ses débuts, 6 siècles avant Jésus-Christ, la philosophie se confond avec la science, en l'occurrence avec l'étude de la nature. Les premiers philosophes, qui s'appellent alors des physiciens, se demandent de quoi est fait le monde. Comme le monde apparaît d'abord matériel, ils s'intéressent

d'abord à la matière, en se demandant s'il n'y a pas une matière plus fondamentale que les autres, dont tout le reste serait fait.

Mais s'interrogeant sur la nature, ils ne cherchent pas comme nous à s'en rendre « comme maître et possesseurs ». Ils cherchent à en comprendre l'ordre, parce qu'ils ont la conviction que cet ordre manifeste une loi beaucoup plus fondamentale que toutes les lois politiques. Ils découvrent ainsi deux causes extrêmement importantes de tout l'ordre naturel : la cause formelle, qui rend compte de la structure, et la cause finale, qui rend compte de toutes les autres causes.

Ainsi la philosophie s'est d'abord présentée comme science, c'est-à-dire comme une connaissance certaine par les causes. Elle commence comme une science de la nature, mais d'une nature qui est seulement observée, et pas simplement en vue d'être utilisée. Dans cette nature, l'homme tient une place importante, parce qu'il est un être naturel d'une espèce assez particulière : Il est celui qui dispose de la parole rationnelle, que le grec dit « logos » mais qui a donné aussi le mot « logique », qui renvoie à l'art de raisonner.

3. La philosophie, c'est la mise en ordre de notre rationalité discursive

Faire de la philosophie, c'est faire usage de notre *rationalité discursive*, c'est-à-dire notre capacité à exercer notre jugement et à le mettre en mots de façon construite et argumentée.

Le « logos », que l'on peut traduire par « raison » et « parole », nous est familier, même si nous n'en n'avons pas encore exploré toutes les subtilités.

Nous connaissons le logos dans le roman ou la poésie, et en général dans les œuvres littéraires.

Nous avons rencontré le logos rhétorique dans certaines œuvres littéraires, et déjà nous avons fait la distinction entre *persuader* et *convaincre*.

! Convaincre, c'est contraindre la raison d'autrui au moyen d'un argument, c'est-à-dire d'un « logos » capable de manifester l'évidence d'une proposition, et capable aussi de se situer par rapport à d'autres convictions. « La démocratie doit reconnaître la liberté d'expression, parce que cette liberté en est le fondement ».

! Persuader, c'est créer une conviction, c'est-à-dire une certitude simplement subjective au moyen de similitudes, par exemple, ou en agissant sur les passions : « Si tu dis cela, je ne te parle plus ! »

Le logos, quelle que soit la forme qu'il prend, est au cœur de notre actualité : le journaliste, l'homme politique, l'éducateur, l'amoureux, le juge, tous s'efforcent de maîtriser cet instrument d'action sur autrui qu'est le logos : parfois pour éclairer, ou pour faire agir, ou encore pour tromper.

La philosophie commence par la prise de conscience de ce *logos* en nous, dès lors que le *logos* est ce qui rend le monde à la fois familier et étonnant.

Contrairement à une idée répandue, voilà bien longtemps que chacun de nous « fait » de la philosophie. C'est qu'en effet la philosophie commence lorsque nous posons deux questions : « Qu'est-ce que c'est » et « Pourquoi cela est-il ainsi ? »

2. Les deux grandes questions de notre intelligence

3. Qu'est-ce que c'est ?

La première question se formule ainsi : « **qu'est-ce que c'est** » ? Cela signifie que notre intelligence cherche, au-delà des apparences diverses que peuvent prendre les choses pour nos sens, une dimension plus fondamentale qui n'apparaît qu'à elle.

Nous voyons ici une opposition entre le *sensible*, c'est-à-dire ce que perçoivent nos sens, et l'*intelligible*, ce que perçoit notre intelligence.

Lorsqu'un enfant voit un arbre, il ne commence pas par voir un arbre « en général ». Il voit ce prunier, dans le jardin, puis ce peuplier au bord de l'eau. Lorsqu'on lui dit que « c'est un arbre », c'est à son intelligence que l'on s'adresse. Celle-ci est en effet toujours à la recherche de ce qui est commun, c'est-à-dire ici universel. Les mots ne sont pas juste des étiquettes posées sur les choses, ils sont le signe des concepts que nous nous faisons des réalités qui nous entourent.

Cette question « qu'est-ce que c'est ? » est une question très spontanée à notre intelligence. Les premiers philosophes ne se sont pas d'abord demandé « qu'est-ce que la liberté ? », mais « qu'est-ce que ce monde dans lequel nous vivons ? ». C'est pourquoi on les appelle des « physiciens » : ils ont commencé par s'interroger sur la nature (*physis*), parce qu'elle est la première réalité qu'ils ont rencontrée.

Nous répondons à cette question par une définition.

Si l'on nous demande à propos d'un médecin « qu'est-ce que c'est ? », nous dirons que c'est un homme qui possède et exerce l'art de soigner.

Ce sont en particulier les mathématiques qui nous ont appris à raisonner à partir des définitions, parce que

! Les définitions mathématiques sont très simples, au sens non pas où elles seraient faciles, mais au sens où les êtres mathématiques (les figures et les nombres) ne sont pas composés de principes divers. Elles permettent donc de se familiariser avec l'argument le plus nécessaire.

C'est parce que le mathématicien ne s'occupe que de définitions que sa science est très certaine. Ayant défini un carré, il en déduit les propriétés sans risque d'erreur.

De la même façon, celui qui s'appuie sur une définition peut argumenter avec la certitude qui est celle de la définition.

! Les termes mathématiques sont très univoques, et ne posent donc pas de problèmes d'interprétation.

! Enfin, les êtres mathématiques sont neutres, et les vérités mathématiques ne présentent pas d'enjeux affectifs ou politiques.

La définition dit la cause formelle, que l'on retrouvera à propos des causes.

Cependant les réalités du monde ne sont pas des réalités mathématiques, surtout quand il s'agit de réalités humaines. Il faut donc changer de méthode. En effet, les êtres mathématiques sont des êtres abstraits, dont en outre la définition dit tout ce qu'ils sont. Les êtres naturels sont des êtres concrets, dont la définition ne dit pas tout ce qu'ils sont et ne suffit donc pas à en connaître toutes les propriétés.

Dans le texte ci-dessous, Aristote montre comment les diverses sciences se distinguent entre elles par leur rapport à la matière :

Toute science ayant son siège dans l'intelligence, on parvient à concevoir une réalité en l'abstrayant de la matière, et selon les divers rapports que les choses entretiennent avec elle, elles sont l'objet de différentes sciences. En outre, une science se construit par la démonstration, dont le nœud est la définition. Par conséquent, les sciences se différencient également par les diverses façons de définir.

Il faut donc savoir que certaines réalités dépendent de la matière pour exister et pour être définies. D'autres ne peuvent exister sans une matière tangible, quoique celle-ci n'intervienne pas dans leur définition ; elles diffèrent des premières comme le courbe du camus. Il faut de la matière pour l'existence et la définition du camus, car c'est la courbure d'un nez. Il en va de même pour toute réalité naturelle comme l'homme ou la pierre. Mais la courbe, qui ne peut exister sans matière concrète, s'en dispense dans sa définition, comme tout être mathématique tel que le nombre, la grandeur ou la figure. Il est enfin des êtres qui ne dépendent de la matière ni pour exister, ni pour être conçus, soit qu'ils soient libres de toute matière comme Dieu et les êtres spirituels, soit qu'ils ne soient pas toujours matériels comme la puissance, l'acte, la substance et l'être lui-même. Ces derniers sont le sujet de la métaphysique, les précédents celui des mathématiques et les premiers celui de la science de la nature ou physique.¹

¹ Saint Thomas d'Aquin, *Proème au commentaire des Physiques d'Aristote*

4. Pourquoi ?

La deuxième question est un peu la suite logique de la première : « **pourquoi ?** ». Autrement dit « quelle est la cause ? » A cette question nous n'aimons pas des réponses comme « parce c'est comme cela », dans la mesure où nous percevons que cela pourrait être autrement.

Ainsi lorsque nous faisons des mathématiques, l'affirmation que « $2+2=4$ » nous est seulement montrée, et nous ne croyons pas qu'il puisse en être autrement. C'est pour cela que nous ne posons pas la question « pourquoi ? Cette vérité nous paraît « nécessaire » : il ne peut pas ne pas en être ainsi. Nous posons la question « pourquoi » devant des affirmations que nous apparaissent « non nécessaires », c'est-à-dire contingentes, ou dont la nécessité de nous apparaît pas.

La question « pourquoi » renvoie à la recherche de la cause², plus précisément à la cause qui permet de comprendre toutes les autres. Suivons un moment Aristote dans ses *Physiques*.

Personne ne croit savoir une chose avant d'avoir saisi le pourquoi de cette chose (c'est-à-dire saisi sa cause première) (...)

Ainsi *savoir* c'est avoir saisi le « pourquoi ». Mais le philosophe ne se contente pas d'une cause : ce qu'il veut c'est connaître l'ensemble des causes et notamment celle qui est première et qui donc explique toutes les autres. C'est cela la « sagesse » que les grecs appellent *sophia* et que le *philo-sophe* désire et recherche. Ce que va montrer ensuite Aristote, c'est que le mot renvoie à des réalités diverses.

En un sens, on appelle cause ce dont une chose est faite et qui y demeure immanent : ainsi l'airain est cause de la statue, l'argent de la tasse et les choses plus générales que l'airain et l'argent sont causes aussi de la statue et de la tasse.

Aristote parle ici de la matière, qui est bien cause au sens où un objet dépend bien, dans son être et son devenir, de la matière dont il est fait.

C'est parce qu'une planche est en bois qu'elle flotte.

En un second sens, on appelle cause la forme et le modèle, je veux dire la définition de la quiddité et aussi les choses plus générales qu'elle : ainsi le rapport de deux

² On définira la cause ainsi : « ce dont dépend une chose dans son être et dans son devenir ».

à un est la cause de l'octave et encore, d'une manière générale, le nombre et tout ce qui fait partie de la définition du rapport de deux à un.

Aristote parle ici de la cause formelle : « la forme et le modèle ». Une même matière, disposée selon une forme différente, va être des choses diverses.

Avec des pierres (matière), je peux construire un hôpital ou une école, ou encore une prison. C'est bien la forme que l'on donne à cette matière qui va en faire telle ou telle chose, qui va donc lui donner ce qui est ici appelé sa « quiddité ». Plus généralement donc, la quiddité d'une chose (c'est-à-dire son essence, ce qu'elle est) est une cause de l'être et du devenir de cette chose.

A la question « pourquoi un carré a-t-il telle propriété ? » (des diagonales égales) le mathématicien répond : « en raison de la définition d'un carré, c'est-à-dire de ce qu'il est, je peux déduire qu'il a nécessairement cette propriété ».

La cause formelle est donc dite par la définition, et c'est pour cela qu'elle est une cause très nécessaire que recherche toute science. En effet, lorsqu'on peut démontrer qu'une propriété appartient à un être en raison de ce qu'il est essentiellement, alors cette démonstration est très certaine.

Aristote prend un exemple musical. L'octave a comme cause le rapport de deux à un. A partir de là, on peut découvrir tout un ensemble d'accord à partir de la seule analyse de cette proportion.

On comprend bien que la difficulté sera de se mettre d'accord sur ces définitions :

Si par définition un médecin est celui qui possède et exerce l'art de guérir, alors il est manifeste, en vertu de cette définition, que le médecin ne saurait avoir le droit moral de tuer.

Si par définition la politique est l'art de gouverner des êtres libres, alors par définition un régime totalitaire n'est pas un régime politique.

En un autre sens encore, on appelle cause ce dont vient le premier commencement du changement ou de la mise au repos : ainsi l'auteur d'une décision est cause, de même le père est cause de l'enfant et, d'une manière générale, l'efficient est cause de ce qui est fait et ce qui fait changer de ce qui change.

La troisième cause décrite ici est la cause *agente*, dite aussi *efficiente*. Elle est la cause de l'apparition d'un être ou de sa transformation. Les exemples que prend Aristote sont intéressants : l'auteur d'une décision est cause de cette décision. C'est toutefois un agent libre. C'est pourquoi c'est une cause qui n'est pas aussi nécessaire que les autres causes naturelles.

| *Le père est cause de l'enfant, mais ici au sens où c'est la*
| *cause qui l'engendre.*

Ce qui est commun entre ces deux exemples, c'est qu'il s'agit toujours de ce qu'Aristote appelle la nature, qu'il définit comme « principe de mouvement et de repos ». Ainsi nous disons que, *par nature*, le loup chasse l'agneau. Le loup n'a pas la liberté de délibérer pour se poser la question de savoir si, d'un point de vue moral, cela est convenable. De la même façon, la volonté humaine veut, par nature, ce que la raison lui présente comme quelque chose de bon, c'est-à-dire comme susceptible de rendre l'homme meilleur.

En un dernier sens, on appelle cause la fin, je veux dire la chose qu'on a en vue : ainsi la santé est la cause de la promenade. En effet, pourquoi la promenade ? C'est, disons-nous, afin d'avoir la santé et, en parlant de cette manière, nous croyons avoir indiqué la cause³.

Cette cause est appelée « cause finale », elle est à la fois celle qui éclaire le plus notre intelligence et celle que la science moderne tend à laisser de côté.

| *Lorsque nous voyons un animal courir après un autre,*
| *nous cherchons d'abord sa finalité : veut-il le manger ? Nous*
| *préférons dire qu'un oiseau a des ailes parce cela lui permet de*
| *voler, plutôt que de nous contenter de dire que c'est à cause de*
| *l'évolution.*

Savoir véritablement, c'est posséder la cause. Plus une cause est nécessaire, plus la science sera certaine et nécessaire. Aussi chaque science ne cherche-t-elle pas nécessairement les mêmes causes que les autres sciences, parce qu'elle cherche les causes qui lui feront mieux connaître les réalités qu'elle étudie.

³ Aristote, *Physique*, II

La science mathématique démontre à partir de la cause formelle, c'est-à-dire à partir de la seule définition de son objet. C'est leur objet est purement quantitatif, sans matière sensible ni finalité. Il ne peut être appréhendé que par sa pure définition, ce qui en fait une science parfaitement exacte. Par exemple on peut démontrer, à partir de la définition d'un cercle, qu'un cercle de rayon égal à zéro est un point.

Les sciences humaines utilisent les quatre causes :

La cause finale : parce que la finalité de la société est de bien vivre ensemble, il est nécessaire qu'il y ait une autorité politique.

La cause formelle : parce que l'homme est un animal doué de langage, il crée des communautés.

La cause matérielle : parce que les hommes sont faits de chair et d'os, l'Etat doit assurer à tous l'accès à ce qui est nécessaire pour vivre.

La cause efficiente : parce que la volonté humaine recherche ce qui est bon, les situations d'injustice conduisent à la révolte. C'est la volonté humaine qui est ici cause efficiente.

Cela implique que la réponse à la question pourquoi ne doit pas être envisagée de la même manière

- ! Selon la ou les causes que l'on possède ou que l'on est capable de montrer.
 - Ainsi par exemple, les questions morales ou politiques doivent le plus souvent chercher leurs réponses en s'appuyant sur la *cause finale*. C'est en sachant quelle est la finalité de nos actes que nous savons que faire.

S'il est vrai que la finalité du politique est la poursuite du bien commun, c'est à la lumière de cette cause finale qu'il doit réfléchir. De même, si le bonheur est la finalité des actions humaines, il nous faut réfléchir à partir de ce qu'est le bonheur.

- ! Selon la nécessité de cette cause
 - On appelle une « cause nécessaire » une cause qui, une fois présente, cause nécessairement son effet : le feu, une fois présent, brûle nécessairement.
 - Au contraire, une cause est dite « contingente » lorsque, une fois présente, elle ne cause pas nécessairement son effet. Cette absence de nécessité peut avoir deux raisons
 - La matière : marcher trois kilomètres cause de la fatigue, mais cela dépend de notre condition physique. Parce que nous avons un corps matériel, la fatigue nous affecte plus ou moins

- La liberté : Donner un ordre à quelqu'un ne suffit pas pour qu'il agisse, parce qu'il est libre.
- On ne doit donc pas exiger en toute matière la même certitude, et c'est là toute la difficulté. On pourra comparer ici les deux approches opposées d'Aristote et de Descartes :

Pour Aristote, la certitude dépend de la cause que nous sommes capables d'apercevoir. Or toute connaissance d'une cause est scientifique, puisque la science est une connaissance certaine par la cause, mais toute cause n'est pas nécessaire, et donc ne permet pas une exactitude mathématique.

Ainsi la politique a pour objet le beau et le juste, tandis que les mathématiques ont pour objet les nombres et les figures. L'Éthique a pour objet le bonheur (les biens de la vie), et l'on voit bien que les causes sur lesquelles on va s'appuyer sont diverses. La cause par laquelle une chose est juste ou belle, ou la cause par laquelle un homme devient heureux ou malheureux n'est pas aussi nécessaire que la cause par laquelle une figure est un carré. Le propre de l'homme cultivé, écrit ici Aristote, est de ne pas chercher en une matière plus de certitude qu'il n'est possible, comme on vient de le voir plus haut.

"Nous aurons suffisamment rempli notre tâche si nous donnons les éclaircissements que comporte la nature du sujet que nous traitons. C'est qu'en effet on ne doit pas chercher la même rigueur dans toutes les discussions indifféremment, pas plus qu'on ne l'exige dans les productions de l'art. Les choses belles et les choses justes qui sont l'objet de la Politique, donnent lieu à de telles divergences et à de telles incertitudes qu'on a pu croire qu'elles existaient seulement par convention et non par nature. Une pareille incertitude se présente aussi dans le cas des biens de la vie, en raison des dommages qui en découlent souvent: on a vu, en effet, des gens périr par leur richesse, et d'autres périr par leur courage. On doit donc se contenter, en traitant de pareils sujets et partant de pareils principes, de montrer la vérité d'une façon grossière et approchée; et quand on parle de choses simplement constantes et qu'on part de principes également constants, on ne peut aboutir qu'à des conclusions de même caractère. C'est dans le même esprit, dès lors, que devront être accueillies les diverses vues que nous émettons: car il est d'un homme cultivé de ne chercher la rigueur pour chaque genre de choses que dans la mesure où la nature du sujet l'admet : il est évidemment à peu près aussi déraisonnable d'accepter d'un mathématicien des raisonnements probables que d'exiger d'un rhéteur des démonstrations proprement dites".⁴

Au contraire Descartes assigne à la philosophie la recherche de la certitude exacte, parce qu'il part d'une autre conception de la science : pour lui, elle n'est pas une connaissance certaine par la cause, mais une « connaissance certaine et évidente »

⁴ ARISTOTE, Éthique à Nicomaque, 1 094b 11-1 095a11, trad. Tricot.

par une idée claire et distincte. Ainsi Descartes croit apercevoir dans la clarté du « je pense » l'idée de Dieu, dont il suit très certainement qu'il existe.

Revenant à examiner l'idée que j'avais d'un être parfait, je trouvais que l'existence y était comprise en même façon qu'il est compris en celle d'un triangle que ses trois angles sont égaux à deux droits, ou en celle d'une sphère que toutes ses parties sont également distantes de son centre, ou même encore plus évidemment; et que par conséquent il est pour le moins aussi certain que Dieu, qui est cet être si parfait, est ou existe, qu'aucune démonstration de géométrie le saurait être.⁵

Descartes ne se tourne pas vers les objets mais vers la connaissance. Les objets sont divers, et c'est pourquoi Aristote enseigne que les sciences sont diverses. Mais pour Descartes la science est une, parce que l'esprit est un et que la science n'est finalement que la marche de l'esprit qui emprunte la seule méthode permettant d'échapper au doute :

Remarquons que nous arrivons à la connaissance des choses par deux voies, c'est à savoir, l'expérience et la déduction. »⁶

Mais comme l'expérience est trompeuse, il reste la déduction à laquelle on peut se fier absolument. Or elle est la manière de raisonner propre à l'arithmétique et à la géométrie.

De tout ceci il faut conclure, non que l'arithmétique et la géométrie soient les seules sciences qu'il faille apprendre, mais que celui qui cherche le chemin de la vérité ne doit pas s'occuper d'un objet dont il ne puisse avoir une connaissance égale à la certitude des démonstrations arithmétiques et géométriques⁷

Le problème que lègue Descartes est immense : comment avoir cette certitude absolue en cherchant à connaître un objet dans ses causes propres ? C'est en fait impossible, pour plusieurs raisons :

- La première est que lorsque les causes sont *contingentes* et non pas *nécessaires*, il n'est pas raisonnable de chercher une certitude « égale à la certitude des démonstrations arithmétiques et géométriques ».

Une cause est dite contingente quand elle ne produit pas nécessairement son effet. Cette contingence peut venir de la matière : arroser une graine peut la faire pousser... ou pas !

5 DESCARTES, Discours de la Méthode, IV

6 DESCARTES, Règles pour la direction de l'Esprit, II

7 DESCARTES, Règles pour la direction de l'Esprit, II

Cette contingence peut aussi venir de la liberté : menacer de prison peut retenir un voleur... ou pas !

- La deuxième est qu'en réalité nos connaissances dérivent toutes de l'expérience. Il n'y a qu'en mathématiques que nos déductions s'appuient sur des intuitions qui peuvent sembler pures, c'est-à-dire qui semblent ne rien devoir à l'expérience⁸.

Nous n'avons pas de connaissances absolument innées de ce que sont les choses qui existent, parce que nous ne pouvons savoir qu'elles existent qu'à partir de notre expérience. On dira que les êtres mathématiques sont des êtres de raison, car ils sont fait de purs rapports entre les choses. Mais nous ne pouvons penser des « rapports » entre les choses que parce que nous connaissons des choses.

La science mathématique n'est si exacte que parce qu'elle ne s'appuie que sur la cause formelle, qui est la seule cause dont dépend l'objet mathématique. Mais nous devons considérer que les objets non-mathématiques (notamment les êtres de la nature) peuvent dépendre des trois autres causes dont nous avons parlé.

En réclamant l'exactitude mathématique à propos d'objets non mathématiques, Descartes nous met dans une situation intenable, dont tous les successeurs de Descartes essaieront de se sortir sans y parvenir.

5. Les mots, les choses et la pensée

Qu'y a-t-il derrière les mots que nous employons ? Renvoient-ils aux choses mêmes ou simplement aux idées que nous nous en faisons ? La diversité de leurs significations est-elle une source de confusion ? Ainsi nous usons volontiers de mots très abstraits (la liberté, l'égalité, le bonheur) sans trop savoir à quoi ils renvoient exactement. Nous entendons parfois dire « chacun a sa propre conception », ou « cela dépend de la conception que l'on a ». Le fait est que le mot semble bien plutôt renvoyer à nos « conceptions » ou « concepts » qu'aux choses elles-mêmes.

Nos concepts sont des représentations intellectuelles, que nous ne pouvons former qu'à partir de ce que nous livrent nos sens. Mais quelle est la part de notre

⁸ C'est bien cette difficulté qu'affrontera Kant, et qu'il pensera résoudre avec sa théorie des « jugements synthétiques a priori ».

esprit, et quelle est la part de nos sens, dans la formation de nos conceptions intellectuelles ?

Prenons l'exemple forcément très disputé du mot « Dieu ». Nous avons tous une conception, c'est-à-dire une certaine compréhension de ce que nous mettons sous ce mot. Celui qui dit que Dieu existe, ou celui qui dit que Dieu n'existe pas, doivent bien comprendre quelque chose sous ce mot « Dieu »⁹.

Voyons ci-dessous comment Descartes définit Dieu : un être premier et souverain, possédant toutes les perfections.

Encore qu'il ne soit pas nécessaire que je tombe jamais dans aucune pensée de Dieu, néanmoins, toutes les fois qu'il m'arrive de penser à un être premier et souverain, et de tirer, pour ainsi dire, son idée du trésor de mon esprit, il est nécessaire que je lui attribue toutes sortes de perfections, quoique je ne vienne pas à les nombrer toutes, et à appliquer mon attention sur chacune d'elles en particulier. Et cette nécessité est suffisante pour me faire conclure (après que j'ai reconnu que l'existence est une perfection), que cet être premier et souverain existe véritablement: de même qu'il n'est pas nécessaire que j'imagine jamais aucun triangle; mais toutes les fois que je veux considérer une figure rectiligne composée seulement de trois angles, il est absolument nécessaire que je lui attribue toutes les choses qui servent à conclure que ses trois angles ne sont pas plus grands que deux droits, encore que peut-être je ne considère pas alors cela en particulier.¹⁰

On voit bien que, selon la définition que nous donnons des choses, nous allons en déduire des propriétés différentes et plus ou moins nécessaires. Mais tirons-nous cette idée « du trésor de notre esprit », ou bien d'autre chose ?

Les mots que nous employons signifient non pas directement des choses, mais les concepts qui sont dans notre intelligence. C'est la raison pour laquelle des mots peuvent avoir des significations différentes. Les concepts sont des représentations intellectuelles que notre intelligence forme à partir de notre expérience du réel. Cette expérience est diverse selon les personnes, mais il s'agit d'un réel commun. Ainsi, comme l'écrit saint Thomas d'Aquin, nous nommons à la manière dont nous connaissons.

C'est l'étymologie qui témoigne souvent de cela. Ainsi le mot « travail » est pris de « tripalium », qui désigne un instrument de contrainte, par ce que nous expérimentons dans

9 Comparer ici Descartes, *Méditations Métaphysiques*, III

10 Descartes, Cinquième méditation métaphysique

| *une activité spécifique que sa dimension contraignante lui est essentielle.*

A cette difficulté s'en ajoute une autre, à savoir que chaque mot est susceptible d'avoir des sens divers, c'est-à-dire de signifier plusieurs concepts. On dit alors que les mots sont *équivoques*. Essayons de tirer cela au clair :

6. Objectifs, moyens et difficultés

1. Double objectif du cours

a. *Se préparer à l'examen du baccalauréat.*

Apprendre à construire une dissertation ou une explication de texte suppose un certain travail, tant sur la forme que sur le contenu. Il s'agit seulement d'écrire (la dissertation), et de lire (l'explication de texte). Mais écrire signifie ici *exprimer une pensée critique*, et lire signifie *rendre compte d'une compréhension approfondie d'un texte*.

Comment se présente l'examen ?

Quelques idées fausses

La correction est subjective

Il faut avoir les idées du correcteur...

La préparation à un examen est une course de fond : partir tôt, à un rythme soutenable.

Le programme officiel exprime ainsi l'objectif :

« L'enseignement de la philosophie en classes terminales a pour objectif de favoriser l'accès de chaque élève à l'exercice réfléchi du jugement, et de lui offrir une culture philosophique initiale. Ces deux finalités sont substantiellement unies. Une culture n'est proprement philosophique que dans la mesure où elle se trouve constamment investie dans la position des problèmes et dans l'essai méthodique de leurs formulations et de leurs solutions possibles ; l'exercice du jugement n'a de valeur que pour autant qu'il s'applique à des contenus déterminés et qu'il est éclairé par les acquis de la culture. La culture philosophique à acquérir durant l'année de terminale repose elle-même sur la formation scolaire antérieure, dont l'enseignement de la philosophie mobilise de nombreux éléments, notamment pour la maîtrise de l'expression et de l'argumentation, la culture littéraire et artistique, les savoirs scientifiques et la connaissance de l'histoire. Ouvert aux acquis des autres disciplines, cet enseignement vise dans l'ensemble de ses démarches à développer chez les élèves l'aptitude à l'analyse, le goût des notions exactes et le sens de la responsabilité intellectuelle. Il contribue ainsi à former des esprits autonomes, avertis de la complexité du réel et capables de mettre en œuvre une conscience critique du monde contemporain.

Dispensé durant une seule année, à la fin du cycle secondaire, et sanctionné par les épreuves d'un examen national, l'enseignement de la philosophie en classes terminales présente un caractère élémentaire qui exclut par principe une visée encyclopédique. Il ne saurait être question d'examiner dans l'espace d'une année scolaire tous les problèmes philosophiques que l'on peut légitimement poser, ou qui se posent de quelque manière à chaque homme sur lui-même, sur le monde, sur la société, etc. Il ne peut pas non plus s'agir de parcourir toutes les étapes de l'histoire de la philosophie, ni de répertorier toutes les orientations doctrinales qui s'y sont élaborées. Il convient donc d'indiquer clairement à la fois les thèmes sur lesquels porte l'enseignement et les compétences que les élèves doivent acquérir pour maîtriser et exploiter ce qu'ils ont appris. Le programme délimite ainsi le champ d'étude commun aux élèves de chaque série. »

b. Former son propre jugement

...sur un ensemble de questions dites « philosophiques » qui ne manquent pas de se poser au long d'une vie. Quoique l'on en dise, c'est bien la vérité que nous recherchons à propos de toutes ces questions, même si toute vérité peut et doit être toujours approfondie.

Notons ici que *former* ne signifie pas *formater*. Les questions que l'on traite en Terminale sont de celles où l'on peut raisonnablement soutenir des thèses assez diverses. Il ne s'agit donc pas de rentrer dans un moule de pensée *unique*, mais d'être capable de donner une *forme* au développement de sa pensée personnelle. Or quoique l'on pense, c'est d'abord la logique qui donne cette forme.

Un texte peut être brillant, voire même enthousiasmant, il n'est pas pour autant vrai. Former son jugement, c'est donc aussi apprendre à reconnaître la portée d'une argumentation. Rapidement, nous en distinguerons quatre :

L'argumentation scientifique, qui vise à établir une vérité certaine ;
L'argumentation dialectique, qui vise à établir une thèse vraisemblable ;
l'argumentation rhétorique, qui vise à mobiliser les passions autour d'une thèse ; et enfin la réfutation, qui vise à montrer la fausseté d'une argumentation.

Le présent cours est aussi un *parcours* qui essaie de passer par les textes *canoniques* de la philosophie.

7. Les trois moyens

On dispose de trois grands moyens pour atteindre ces objectifs.

a. Le cours

Le **premier**, bien sûr, est le **cours**. De ce cours, il faut retenir deux types de connaissances : d'abord les *définitions* qui sont données pour chaque notion, et qui peuvent varier d'un auteur à un autre, et ensuite les *distinctions* qui sont établies au sein d'une notion.

C'est dès ce moment que les auteurs nous intéressent, parce qu'ils nous proposent un certain nombre de définitions, parmi lesquelles il nous faudra chercher la plus pertinente pour notre propos.

b. La participation

Le **second** moyen, c'est la **participation** en classe. En essayant de confronter sa pensée, ou de la construire à l'aide d'un autre. Cet autre, c'est le texte, le professeur, un élève... ou soi-même.

c. Le travail personnel

Le **troisième** moyen, sans doute le plus indispensable, est le **travail personnel**, qui peut prendre deux grandes formes : la lecture, seul ou à plusieurs, de textes philosophiques ; l'écriture, c'est-à-dire le développement sur un sujet choisi d'une réflexion personnelle. La raison en est que notre pensée n'est vraiment formée que lorsque nous l'exprimons par des mots à l'extérieur de nous-mêmes.

Il faut recueillir du travail philosophique (cours, lecture...) des définitions, des distinctions, et des thèses argumentées.

► **Des définitions** : Si l'on veut parler d'un sujet, par exemple la passion, il est utile de savoir en donner une définition qui dise bien la réalité dont on veut parler. Ainsi, on dira que la passion est un *mouvement affectif*. Si l'on veut parler du désir, on dira qu'il est une *passion causée par l'espoir d'un bien*.

► **Des distinctions** : Il sera aussi nécessaire de distinguer une notion de ce qui n'est pas elle : par exemple il faudra voir la différence entre *désir* et *volonté*,

entre *passion* et *sentiment*. Mais il faudra également distinguer au sein même de la notion, par exemple entre des désirs *naturels* (se cultiver) qui mènent à un certain bien être, et des désirs *vains* (être immortel), qui sont source de frustration ou d'angoisse.

► **Ensuite des thèses argumentées**, soutenues par tel ou tel auteur, et combattues par d'autres : Par exemple,

au sujet de la connaissance :

« Il n'y a rien dans notre intelligence qui ne soit d'abord passé par les sens »
(Locke)

ou encore

« Nous avons en nous des notions innées » (Descartes)

au sujet de la religion :

« La religion est l'opium du peuple (Marx)

ou bien

« L'homme est un animal religieux » (Maritain)

► **Enfin des liens** entre les notions...

Il faut bien comprendre que toutes les notions sont liées entre elles, c'est pourquoi on ne peut en achever une sans les autres. Surtout, le programme n'impose aucun contenu particulier concernant ces notions.

8. Les difficultés du cours

a. Notre rapport au langage

La **première** concerne notre rapport au langage, qu'il soit parlé ou écrit. Nous ne sommes plus dans une culture de l'oral, ni même de l'écrit, mais dans une culture de l'image, qui accorde une suprématie presque exclusive à l'image et au retentissement qu'elle peut avoir sur notre émotivité. Aussi avons-nous du mal à concevoir ce qui ne s'accompagne pas d'une image, et à nous intéresser à ce qui ne

frappe pas notre émotivité. Sans parler de la maîtrise de la grammaire et du vocabulaire, qui bien souvent ne permettent pas d'accéder au sens même littéral d'un texte philosophique. Reconnaissons ici que les nouveaux moyens de communication (messagerie instantanée, réseaux sociaux type Facebook), malgré leurs avantages, fragilisent notre capacité à exprimer une pensée réfléchie et critique, parce qu'ils nous invitent à nous exprimer avant tout recul, dans l'instant.

Or il est évident que la richesse du vocabulaire compte dans notre perception du monde. Le langage est en effet ce qui me permet d'exprimer mon expérience du monde et d'en transmettre le sens.

Au contraire, une culture de l'image est une culture de l'immédiat, de la spontanéité. Jusqu'où, par le langage, la société nous façonne-t-elle ?

« [La présence de la société] est plus ou moins marquée selon les hommes ; mais aucun de nous ne saurait s'isoler d'elle absolument. Il ne le voudrait pas, parce qu'il sent bien que la plus grande partie de sa force vient d'elle, et qu'il doit aux exigences sans cesse renouvelées de la vie sociale cette tension ininterrompue de son énergie, cette constance de direction dans l'effort, qui assure à son activité le plus haut rendement. Mais il ne le pourrait pas, même s'il le voulait, parce que sa mémoire et son imagination vivent de ce que la société a mis en elles, parce que l'âme de la société est immanente au langage qu'il parle, et que, même si personne n'est là, même s'il ne fait que penser, il se parle encore à lui-même.¹¹

b. La nature de la philosophie

La **deuxième** difficulté vient de la philosophie elle-même. Comme nous le verrons, elle n'est pas constituée en un *corpus* définitif, ce qui constitue un double obstacle : d'abord nous ne pouvons pas prendre une thèse philosophique comme une vérité établie et indiscutable : en philosophie, il n'y a pas de théorèmes ;

De plus, chaque notion philosophique possède un contenu infini, dans la mesure où n'importe quelle question philosophique convoque toutes les autres.

Comme nous le verrons, la philosophie est une activité de l'esprit qui cherche à trouver ses appuis non pas dans une tradition ou dans une autorité, mais dans la nature même des choses. Comme tel, un texte n'est philosophique que parce qu'il

¹¹ Bergson, Les deux sources de la morale et de la religion

me permet d'exercer cette activité, ce qui implique que le fait de le répéter simplement n'est pas un acte philosophique.

Il en résulte qu'une affirmation n'est jamais vraie en soi, mais toujours dans la mesure où elle est capable de dévoiler la réalité à mon intelligence. C'est le sens du mot grec *alétheia*, « dévoilement », que l'on traduit ordinairement par *vérité*.

c. Notre rapport à la vérité

Il faut ici éclaircir un peu notre rapport à la vérité, qui peut prendre plusieurs formes. Chacune de ces formes correspond à un type de philosophie. Ce rapport peut en effet prendre une forme idéaliste, dont le modèle est Platon. On parle alors de la Vérité comme d'une Idée, mais une Idée qui est pour nous comme une chose. On cherche alors à savoir ce qu'*est* la Vérité que l'on appellera alors souvent *vérité absolue*.

A l'opposé de cette attitude, le rapport à la vérité peut être un relativisme plus ou moins marqué, qui se traduit par la formule « à chacun sa vérité ».

Or ces deux attitudes empêchent, par définition, toute recherche de la vérité. La première, parce qu'elle fait de la vérité une chose, alors qu'il n'y a aucune chose dont on puisse dire « ceci est la vérité », pour la raison très simple que toute chose change. La seconde, parce qu'elle rend cette recherche vaine. Autant alors « s'éclater », c'est-à-dire au sens propre se disperser dans toutes les directions possibles pour atteindre des petits bonheurs, et des petites certitudes.

d. Les préjugés concernant la philosophie

La **troisième** difficulté peut sembler paradoxale, c'est l'*a priori* selon lequel, en philosophie, il n'y aurait rien à apprendre, tout serait une question d'inspiration, il suffirait d'exprimer son génie propre. Or rien n'est plus faux. Comme dans tout exercice (de la pensée ou du corps), on peut avoir des facilités, des dispositions favorables.

Développer une réflexion personnelle ou expliquer un texte demande en réalité du travail. Mais quel genre de travail ? Aristote dit souvent que « le propre du sage est d'ordonner ». Ordonner sa pensée, l'exprimer de manière ordonnée. Le travail de lecture et d'écriture est lié à ce souci : lire, c'est dégager ce qui ordonne un texte, tandis qu'écrire, c'est mettre de l'ordre dans l'expression de ses idées. C'est un vrai travail au sens d'une *mise en œuvre de nos capacités d'agir*, par laquelle nous transformons une réalité qui est nous-mêmes.

Qu'est-ce donc que lire ? C'est comprendre le message que nous transmet un texte. Mais qu'est-ce que comprendre un message ? C'est en saisir le sens (signification) et la portée, mais aussi la structure. Ainsi, on apprend à lire toute sa vie, et lire consiste surtout à relire.

9. Idée d'ensemble du cours : Un parcours de notions

On voit bien comment l'homme, notamment par son savoir-faire, est au centre de l'interrogation philosophique. C'est pourquoi nous commençons par nous pencher sur ce que nous appelons ici la philosophie de l'homme, appelée aussi *anthropologie*.

La première chose que l'on peut dire à propos de l'homme, c'est qu'il existe. Cela paraît « tout bête » ! Mais il n'existe peut-être pas exactement comme existent des pierres, ou même des animaux. D'abord parce qu'il a conscience d'exister, et ensuite parce qu'il a également conscience qu'au terme de cette existence, il y a la mort.

Nous traiterons donc en premier les thèmes de *l'existence* et du *temps* « vécu », qui n'est pas tout à fait le temps du chronomètre. Après quoi nous parlerons de la *conscience*, en particulier de la conscience d'exister.

La deuxième chose qui est assez évidente, c'est que l'homme est un vivant : il a un corps, il doit se nourrir, travailler et finalement partager une part de la condition animale. Mais aussitôt, il faut ajouter que l'homme a aussi un esprit, sans

quoi il n'y aurait pas de philosophie, certes, mais pas non plus de savoir, ni de culture (pas de cinéma !).

Nous allons donc porter un regard philosophique, qui surprendra peut-être un peu les « scientifiques », sur ce phénomène étrange qu'on appelle la vie, apanage du *vivant*. Puis nous verrons comment l'on peut parler de *l'esprit* et de la *matière*. Nous serons conduits également à parler de la *culture*, qui est d'abord culture *de l'esprit*, et de l'art qui en est une des composantes principales.

Puis il faut noter que l'homme possède un certain nombre de facultés. En effet, il est capable d'avoir des connaissances, mais aussi des passions.

La question de la *connaissance* représente une grosse partie de notre programme, parce qu'on nous invite à traiter plus spécialement de la *perception*, mais aussi de la science, avec ces trois notions de « *théorie et expérience* », « *démonstration* » et « *interprétation* ». Surtout, c'est la question de la *vérité* qui sera bien sûr centrale, parce que depuis le départ, nous nous serons peut-être demandé comment savoir ce qu'il y a de vrai dans tout cela. Et puisque la vérité se dit par des mots, c'est la question du *langage* qu'il faudra voir un peu.

Du côté des *passions* nous nous arrêterons un peu plus longtemps sur cette passion si fondamentale qu'est le *désir*, ce qui nous conduira à explorer les coulisses du désir, à savoir l'inconscient.

La dernière chose sur laquelle nous sommes invités à réfléchir, c'est que l'homme est un être qui pose des actes, et ces actes ne sont pas seulement, comme chez l'animal, des actes commandés par son instinct. Ce sont des actes volontaires, dont la personne est la cause libre. Nous aurons donc à nous pencher sur le thème de la *liberté*, et donc aussi de la *morale* et du *devoir*, mais également du *bonheur* : Faut-il chercher à être heureux, ou simplement à faire son devoir ? Enfin, comme nous ne sommes pas seuls, nous découvrirons ce que le philosophe peut nous dire

sur la présence *d'autrui*, et en particulier à travers les notions qui touchent à la vie *politique* : le *droit*, la *société*, la *justice*, et *l'Etat*.

10. La vie intellectuelle

1. Une triple activité

a. Chercher l'universel, en vue de définir

Penser, c'est hercher l'essentiel et l'universel dans des réalités diverses.

Nos conversations ordinaires portent souvent sur des faits, en particulier des faits singuliers. Le succès de la presse « people » en est une illustration. Sans doute parce que notre imagination y trouve une certaine satisfaction, en particulier dans la variété de ces faits, mais aussi peut-être pour les mêmes raisons pour lesquelles, d'une manière générale, nous aimons les histoires.

Ces faits eux-mêmes, au-delà de leur variété (ils sont vrais, mais changeants), peuvent nous amener à nous poser des questions sur ce qui est vrai mais ne change pas. Le philosophe est celui qui essaie de saisir ce qui, au-delà de ce qui change, et au-delà des cas particuliers, demeure immuable et universel. Ainsi, « il arrive que » des hommes soient petits ou grands, beau ou laids, bons ou méchants. Mais que pouvons-nous dire d'universel sur l'homme, qui soit vrai universellement ? C'est l'objet, pour cet exemple, de l'anthropologie. Ainsi, chaque savoir se caractérise par son objet, c'est-à-dire par l'ensemble des connaissances qu'elle essaie d'établir à propos de son sujet. Nous y cherchons des vérités qui demeurent et qui soient communes à tous les objets de ce savoir.

Penser, c'est différencier pour distinguer

Le vocabulaire du novlangue était construit de telle sorte qu'il pût fournir une expression exacte, et souvent très nuancée, aux idées qu'un membre du Parti pouvait, à juste titre, désirer communiquer. Mais il excluait toutes les autres idées et même les possibilités d'y arriver par des méthodes indirectes. L'invention de mots nouveaux, l'élimination surtout des mots indésirables, la suppression dans les mots restants de toute signification secondaire, quelle qu'elle fût, contribuaient à ce résultat.

Ainsi le mot libre existait encore en novlangue, mais ne pouvait être employé que dans des phrases comme « le chemin est libre ». Il ne pouvait être employé dans le sens ancien de « liberté politique » ou de « liberté intellectuelle ». Les libertés politique et

intellectuelle n'existaient en effet plus, même sous forme de concept. Elles n'avaient donc nécessairement pas de nom.

Lorsque les mots disparaissent ou rétrécissent, les idées font de même, car je ne peux penser ce que je ne peux pas nommer. L'invention de mots nouveaux qui se signifie par eux-mêmes rien participe à la confusion des esprits.

b. Composer et diviser les concepts, en vue d'énoncer

L'acte le plus banal de notre vie intellectuelle est d'affirmer quelque chose à propos d'autre chose. Nous formons alors un énoncé dans lequel on va distinguer « ce dont on parle » (le sujet) et « ce que l'on en dit » (le Prédicat) et qui va prendre la forme d'une phrase dans laquelle nous allons attribuer un prédicat à un sujet.

Il se trouve que l'énonciation met notre intelligence devant une alternative, qui est le préalable non seulement à toute discussion, mais même à toute démarche intellectuelle. A propos d'un sujet, nous nous demandons s'il faut lui attribuer ou non tel ou tel prédicat, et aussi de quelle manière il faut lui attribuer.

La tolérance est-elle une vertu ? L'intelligence cherche à savoir si le sujet (la tolérance) peut se voir attribuer ou non le prédicat qui est d'être une vertu.

Elle peut aussi se demander « de quelle manière » ce prédicat doit être attribué au sujet : « la tolérance peut-elle être une vertu ? » ou « la tolérance doit-elle être définie comme une vertu ? » Cette dernière nuance (de quelle manière le prédicat doit-il être attribué au sujet).

L'alternative peut ainsi apparaître : l'énoncé selon lequel la tolérance est une vertu est vraisemblable, mais l'énoncé contradictoire l'est aussi, comme l'est l'énoncé que certaines tolérances ne sont pas vertueuses.

c. Argumenter

Argumenter, c'est montrer à autrui la vérité ou la fausseté d'une thèse. On le fait assez naturellement, mais l'intérêt de la logique est d'améliorer cette pratique.

Les arguments scientifiques

Il s'agit des démonstrations parfaites, dans lesquelles nous prouvons une thèse de façon certaine et nécessaire. La pratique des mathématiques nous a

habitués à le faire. Ainsi quand nous avons à démontrer que la figure F est un carré, il nous suffisait de dire :

Un quadrilatère dont les côtés sont égaux et qui possède quatre angles droits est un carré. Or F est un quadrilatère qui possède quatre côtés égaux et quatre angles droits, donc F est un carré.

Cette pratique mathématique du syllogisme parfait peut être étendu à tous les sujets à propos desquels nous possédons des définitions. Ainsi, si nous pouvons définir l'art comme « une production par liberté », nous pouvons juger que telle ou telle chose est ou n'est pas une œuvre d'art.

Les arguments dialectiques

Un argument dialectique est un argument qui ne cherche qu'à atteindre une conclusion vraisemblable. Ainsi par exemple on fait appel à quelqu'un de reconnu : « Aristote estime que l'homme est naturellement politique ». Si cette personne est connue comme sage, alors on va être porté à tenir son propos pour vrai.

Les arguments rhétoriques

Un argument rhétorique est un argument dans lequel on veut en particulier entraîner quelqu'un à l'action. L'argument va donc essayer de s'appuyer sur les passions, comme l'amour, la haine, la colère... La passion que nous avons pour l'égalité est ainsi de nos jours un ressort rhétorique puissant, qui entraîne de nombreuses personnes à agir sous forme de manifestations.

Les arguments sophistiques

Les arguments sophistiques sont des arguments qui sont faits pour tromper. On les appelle parfois des *paralogismes*. Le paralogisme de l'accident, par exemple, consiste à attribuer à un sujet ce qui ne lui appartient qu'en raison d'un accident. Ecrire en gros titre « Un policier tue sa femme » jette le doute sur tout policier.

1. Les vertus intellectuelles

d. L'intelligence

Ainsi par la vertu d'*intelligence*, notre faculté de connaître est disposée à saisir les premiers principes. On pourrait la comparer à ce qu'on appelle le « bon sens », la qualité de celui qui ne peut juger en spécialiste, mais qui cependant perçoit bien les vérités les plus fondamentales sur un sujet. Etre intelligence, ce n'est pas d'abord bien savoir compter ou raisonner. C'est être capable de voir les principes, les vérités fondatrices d'un domaine du savoir.

Les toutes premières vérités dans l'ordre du savoir sont les principes d'identité, de contradiction, et du tiers exclu.

Dans l'ordre du savoir pratique, en éthique et en politique, les premiers principes concernent les finalités.

Par exemple en éthique, un tout premier principe est qu'il faut faire le bien et éviter le mal. En politique, un tout premier principe est que toute vie sociale est en vue d'une fin commune.

L'intelligence est aussi la capacité de saisir les principes d'un raisonnement.

Par exemple si quelqu'un dit les salaires de deux personnes sont inégaux et donc sont injustes, c'est qu'il s'appuie sur le principe que la justice est une égalité.

L'intelligence est donc ce qui nous permet de comprendre les principes sur lesquels s'appuie autrui qui soutient une thèse.

e. La science

Par la vertu de *science*, l'intelligence est disposée à démontrer. Etre savant, en effet, c'est avoir cette facilité à montrer la vérité d'une affirmation que ne peut avoir celui qui pratique trop peu un savoir. La science est donc la capacité de manifester la cause en vertu de laquelle une affirmation est vraie ou fausse. Cette cause peut être nécessaire ou contingente.

La définition du cercle est la cause de ses propriétés. En effet, c'est parce qu'un cercle est « l'ensemble des points équidistants d'un centre » qu'il a comme propriété que ses rayons sont égaux.

Mais il y a aussi dans la réalité des causes qui sont contingentes, c'est-à-dire qui ne sont pas nécessaires. C'est le cas par exemple des causes des actes humains.

La cause de la délinquance peut être la misère, mais la misère ne cause pas la délinquance de façon infaillible et nécessaire.

f. La sagesse

Par la vertu de *sagesse*, l'intelligence est disposée à contempler l'ensemble des vérités qu'elle a appréhendées.

g. La prudence

La prudence est la vertu par laquelle l'intelligence dirige l'agir. Être intelligent dans l'agir, c'est agir en vue d'une fin bonne avec des moyens bons et adaptés, en tenant compte de la situation et des circonstances de l'acte.

h. L'art

Enfin, par la vertu d'*art*, l'intelligence est disposée à produire des œuvres belles ou utiles.

Aristote définit la *techné* comme une « disposition à produire accompagnée de règle vraie, capable de produire »¹².

Comme vertu, la *techné* n'est pas simplement une habitude. Ravaisson appelle habitude « une disposition, à l'égard d'un changement, engendrée dans un être par la continuité ou la répétition de ce même changement »¹³. Plus loin, Ravaisson parle de l'habitude comme d'une « fluxion de la Volonté à la Nature »¹⁴. L'habitude,

¹² Aristote, *Ethique à Nicomaque*, VI,4, 1140a20

¹³ Félix Ravaisson (1813-1900), *de l'habitude*, (1838), p.2

¹⁴ *ibid.*, p.38

en partant de la volonté libre, représente la tendance qu'a tout être à persévérer dans son acte : « l'histoire de l'habitude représente le retour de la liberté à la nature, ou plutôt l'invasion du domaine de la liberté par la spontanéité naturelle »¹⁵.

La vertu, elle, représente pour Aristote « une disposition permanente, acquise par répétition d'actes, à agir selon la droite raison ». Dans l'ordre pratique, la *techné* se différencie de la *praxis*, gouvernée par la prudence en vue du bien de l'homme. La *techné* est en effet orientée non directement au bien de l'homme, mais d'abord à l'existence d'une œuvre, dont la bonté ou la vérité se mesure d'abord à la fin de celui qui met en œuvre cette *techné*, qu'il s'agisse de l'utile ou du beau.

Au lieu d'être une sorte de « naturation de l'esprit », la vertu élève au contraire le vivant au-delà des capacités innées de la nature. Le propre de la *techné*, c'est de diriger les gestes de celui qui agit, en vue de produire une œuvre conforme à ce que l'intelligence veut faire. On est là dans la ligne du *faire* et non de *l'agir*. En tant que tel, la *techné* (rappelons-nous que nous englobons sous ce terme les arts mécaniques et esthétiques) est amoral. Cela signifie qu'il y a *techné* à proprement parlé dès que la raison guide mon « faire » de manière à produire un résultat attendu, adéquat à une fin visée.

Seulement cette fin, en tant qu'elle est voulue, rend par là ma volonté bonne ou mauvaise. La mise en œuvre de la *techné*, elle, peut donc revêtir une dimension morale. Ici, c'est la vertu de prudence (raison droite dans le domaine de *l'agir*), qui interviendra.

Au-delà des problèmes éthiques, les techniques nous permettent de réfléchir à la fécondité des théories scientifiques. Si celles-ci peuvent nous paraître parfois bien abstraites, elles trouvent dans la technique des applications qui en montrent la fécondité.

15 ^{ibid.}, p. 59

Mais en même temps, nous avons le droit (et le devoir), de nous interroger d'abord sur le monde que produit la technique. Les distinctions entre *animal laborans*, *homo faber*, et *animal politique*, et entre *utilité* et *sens*, s'imposent ; ensuite sur le monde que *touche* la technique : n'avons-nous pas des devoirs vis-à-vis de la nature et vis-à-vis des générations futures ?